

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 3.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b> LE NUMERO.	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b> 32 RUE BONSECOURS Boîte 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Un an ..... \$ 1.00 Six mois ..... 80 Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 19 MAI 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

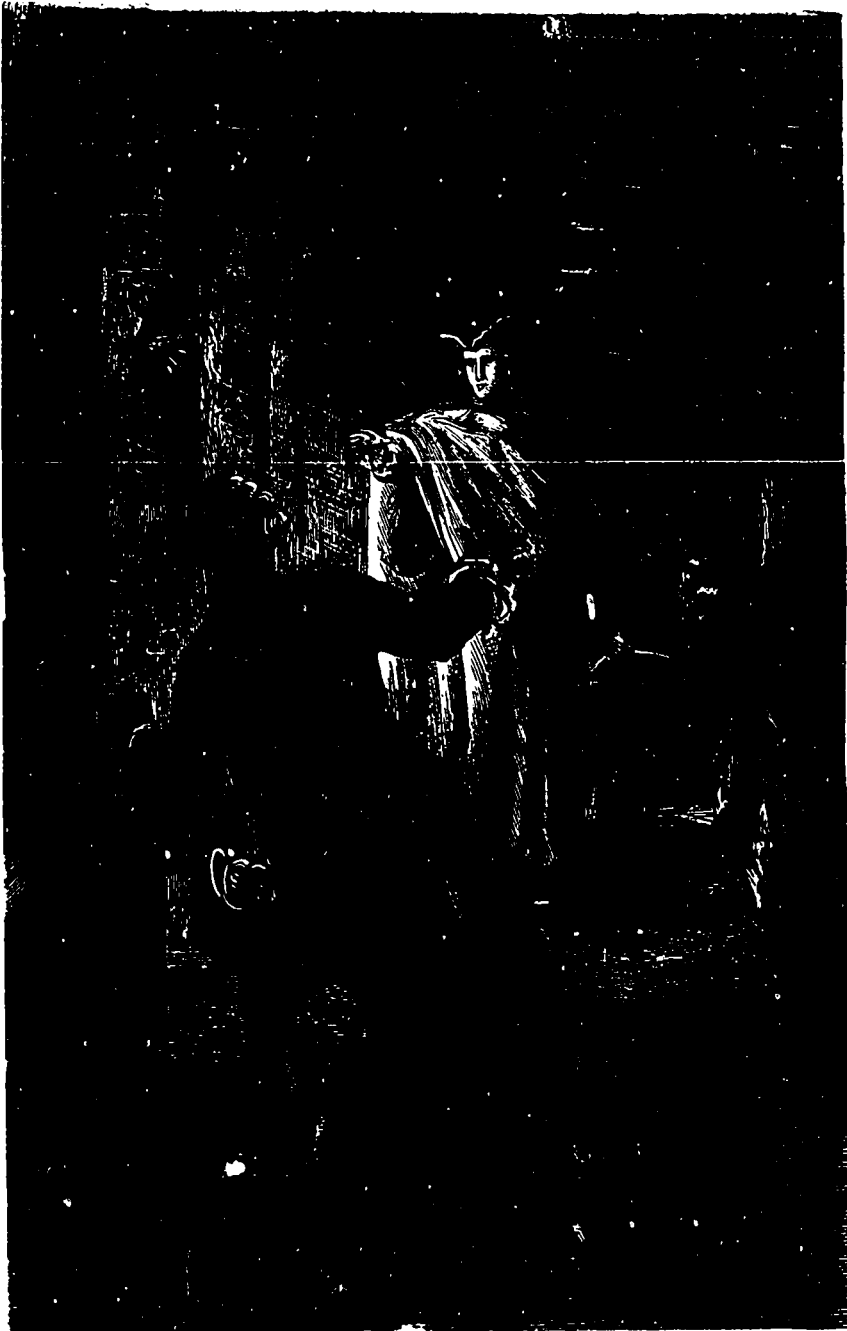
III

(Suite)

—Après un pareil éclat, une rencontre était inévitable, reprit le colonel d'Availles. Elle eut lieu et d'Assérac y fut dangereusement blessé. Vous sentez quel retentissement eut cette affaire. Une telle infraction à la discipline, venant surtout d'un officier bleu, alarma tous ceux dont la naissance et le privilège formaient l'unique mérite.

“On étouffa, autant qu'on le put, la vérité. Mais on parla bien haut de la nécessité de réprimer l'audace de ces parvenus et de faire un exemple. L'exemple fut fait. Un conseil de guerre, nommé à l'instigation des protecteurs de ce d'Assérac et composé de gens de son espèce, condamna Lalande à mort. Mais ce jugement souleva

une véritable explosion d'indignation, et j'ai bien des fois ouï dire qu'on apprit avec la joie la plus vive, dans le corps de la



C'était la forme d'un homme enveloppé dans un manteau. (Page 38.)

marine, que votre oncle s'était dérobé par la fuite au sort qu'on lui réservait.

—Il n'y gagnait guère, répondit Edouard d'Ébray qui s'engageait, en ce moment, avec le colonel, sur un pont de bois jeté sur le ruisseau; car ce fut en s'y dérobant qu'il vint tomber ici même, à l'endroit que vous traversons, sous les coups d'un assassin. Mais je ne saurais trop vous remercier de votre assistance, d'Availles. En allant au-devant d'un désir que je n'osais exprimer, elle a dissipé le seul nuage qui attristât mon amour. Si profondément que j'aimasse Marguerite, il m'était pénible de savoir que son père eût encouru cette condamnation.

—Elle eût certainement été révoquée s'il eût

vécu, et sa mort fut une perte réelle pour notre marine. Sa fille n'eût-elle d'autre fortune que son nom, ce serait encore une glorieuse dot.

—Elle en possède une plus précieuse ! s'écria Edouard : c'est le noble et vaillant cœur de Lalandee qui revit en elle... Ne riez pas, d'Availles ; quand vous la connaîtrez, vous serez vous-même obligé de le reconnaître.

—Oh ! je vous crois sur parole, repartit le colonel ; et la sympathie que le père m'inspire est déjà tout acquise à la fille. Aussi, j'espère bien que la prophétie de cette bohémienne de malheur, que vous avez un peu légèrement consultée il y a un instant, ne se réalisera pas.

—Mais moi, je l'espère, au contraire ! s'écria vivement le jeune homme. Ne m'a-t-elle pas dit que Marguerite m'aime.

—Oui, repartit le colonel en souriant ; mais elle a dit aussi que cet amour était menacé d'invisibles et d'affreux malheurs.

—Qu'importe ! si je puis les conjurer ? Et je le puis, elle-même l'a avoué ! Ne cherchez pas à ébranler ma confiance, d'Availles, ou je croirai que c'est le dépit de n'avoir pas, vous aussi, consulté cette belle fille, qui vous fait parler. Dans le fait, je crois que vous avez eu tort. Elle vous aurait, j'en suis sûr, prédit mille jolies choses.

—Oh ! je n'en doute pas !

—Mais des choses qui se seraient réalisées et que j'ai bonne envie de vous apprendre, Le voulez-vous ?

—Certes, si cela peut vous faire plaisir. Seulement, je ne promets pas de vous croire.

—Même si je vous dis que, dans le château où vous attend une hospitalité si cordiale, vous ne trouverez pas seulement l'hôtesse attentive et reconnaissante que vous connaissez, mais aussi une belle jeune fille qui admire déjà de toute son âme le colonel d'Availles, et dont l'admiration serait peut-être facile à changer en amour ?

—Facile ! s'écria d'Availles avec amertume. Est-ce bien à moi que vous dites cela ? Mais heureusement je ne porte pas mon ambition si loin. Pourvu que je ne lui fasse pas peur, c'est tout ce que je demande.

—Isidora de Trévenec est capable de vous apprécier, d'Availles, repartit Edouard d'Erbray d'un ton sérieux, et vous vous exagérez le tort que vous a fait la maladie. Il est de ces laideurs...

—Qui ne sont jamais belle, quoi qu'on dise, répliqua le colonel avec un rire contraint. Je suis payé pour le savoir. Aussi n'est-il pas à craindre que votre prédiction se réalise.

—Je soupçonne pourtant que l'invitation de ma tante de Trévenec cache quelque piège. Ainsi tenez-vous bien sur vos gardes, d'Availles. Ou plutôt, croyez-moi, rendez-vous de bonne grâce, car Isidora, sous des apparences vives et folles, cache un esprit sérieux et un cœur d'or... Mais hâtons-nous. L'heure s'avance, et l'on se couche de bonne heure au château de Trévenec.

—Mais l'on doit vous attendre, fit d'Availles d'un air étonné. N'avez-vous pas envoyé un exprès ?

—Sans doute, répondit Edouard d'Erbray avec un certain embarras. Seulement dans ma lettre, je n'ai pas fixé d'heure précise, craignant quelque retard ou, pour mieux dire, ajouta-t-il en remarquant la surprise de d'Availles, parce que je voulais surprendre tout le monde en devançant l'heure à laquelle je suis attendu.

—Et pourquoi ?

—Faut-il vous le dire ? répondit Edouard qui rougit et

sourit en même temps. C'est assez difficile, cependant. Vous savez que Marguerite était bien jeune quand nous nous sommes quittés, il y a trois ans, et qu'étant parti à peine assuré de son amour, je me suis demandé bien souvent s'il avait survécu à une si longue absence. Eh bien ! c'est de cela que j'ai voulu m'assurer. Prévenue, elle eût eu le temps de se préparer à me recevoir, tandis que prise à l'improviste, en dépit d'elle-même, ses véritables sentiments éclateront, et j'ai pensé qu'alors dans son regard, dans son attitude, je pourrais les saisir. C'est un enfantillage, dont je rougis presque, à présent, et cependant...

—Vous ne regretterez pas la ruse, dit d'Availles en souriant. En tous cas nous en connaîtront bientôt le résultat, car, si je ne me trompe, voici le château de Trévenec.

—Oui, c'est bien lui ! dit Edouard avec une émotion qui faisait trembler sa voix.

Et d'un même mouvement les deux voyageurs, arrivés alors au sommet de la côte, donnèrent de l'éperon à leurs chevaux qui s'élançèrent d'un trot rapide, sur le chemin redevenu droit et uni.

Le château de Trévenec, dont la masse grisâtre se détachait, nette et distincte, sur le fonds plus clair du paysage vivement éclairé par la lune, était assis, à un quart de lieue de distance, sur un renflement de terrain qui dominait la vallée du Chier.

Bâti sous Louis XIV et dans le style régulier, mais froid et triste du temps, il eût reçu, de sa masse lourde et écrasée, un air maussade et sombre, si de beaux jardins, un grand parc boisé au milieu duquel courait un ruisseau aux eaux vives et fraîches, et d'immenses prairies dont les nappes vertes se déroulaient à perte de vue n'eussent égaré ses alentours et ne les eussent mis en harmonie avec l'aspect général de la vallée, qui n'avait rien de la sévérité habituelle des paysages bretons.

Au bout de quelques minutes, Edouard d'Erbray et le colonel d'Availles, quittaient la route pour s'engager dans une allée de gazon qu'un double rang de châtaigniers gigantesques ombrageaient de leur dôme continu de verdure. Elle les conduisit dans une large cour, entourée de bâtiments de service et précédant le château.

Ils mirent aussitôt pied à terre, et confiant leurs chevaux à la garde d'un palefrenier venu à leur rencontre, ils pénétrèrent dans le vestibule.

Deux ou trois domestiques y étaient accourus. Imposant silence du geste à leurs cris de joie et de surprise, Edouard leur adressa quelques paroles amicales ; puis il fit signe à d'Availles de le suivre et gravit l'escalier d'un pas précipité.

C'était au premier étage, dans un grand salon donnant sur les jardins, que se réunissait habituellement la famille. D'une main tremblante, et le cœur si serré d'émotion qu'il sentait ses jambes fléchir sous lui comme s'il eût été pris de vertige, Edouard ouvrit doucement la porte.

Ce salon était une immense pièce oblongue, haute d'étage et boisé de chêne, dont l'air sombre et presque gothique contrastait avec la grâce et la légèreté de son ameublement, renouvelé dans la première moitié du règne de Louis XV.

Il était alors éclairé par la lumière adoucie de deux lampes, posées à son extrémité la plus reculée, sur le manteau d'une haute cheminée où brûlait un clair et joyeux feu de bois, dont

la flamme pétillante ne dissipait qu'imparfaitement la fraîcheur humide de cette vaste pièce dallée de marbre. Aussi, avec l'aide d'un paravent tourné du côté des fenêtres et enveloppant à demi le pourtour de la cheminée, un petit salon avait-il été ménagé dans le grand.

Dans ce réduit où, de la porte, le regard pénétrait sans peine, trois personnes étaient assises dans des attitudes différentes, trois femmes qui formaient un groupe plein de grâce familière et d'abandon.

L'une, âgée de quarante-cinq ans, mais paraissant beaucoup plus jeune malgré son sévère costume de veuve et un embonpoint assez marqué, avait un de ces calmes et doux visages, indices certains d'une âme pure et d'une vie paisible, sur lesquels le temps ne semble avoir presque aucune prise.

Bien qu'un grand air de dignité fût empreint dans toute sa personne et qu'à l'expression un peu triste de son sourire on devinât aisément que les vicissitudes de la vie l'avaient trouvée résignée, mais non indifférente, elle était visiblement demeurée jeune de cœur encore plus que de visage. Tout en elle annonçait une de ces femmes rares qui savent vieillir et qui ayant beaucoup appris sans rien oublier, se font aimer de tous; des jeunes gens par une bienveillance gracieuse et prévenante qui témoigne d'un cœur toujours bon et sympathique; des personnes d'âge, par leur raison calme et réfléchie.

Placée au coin de la cheminée, à droite, elle souriait alors et avait la tête à demi tournée vers une jeune fille couchée près d'elle, sur un canapé, et causant, malgré la nonchalance de son attitude, avec une animation pleine de gaieté et de pétulance.

Grande, bien faite, cette jeune fille, âgée de vingt à vingt-deux ans, avait une de ces éclatantes beautés de brune qui frappent les plus indifférents et subjuguent les plus froids. D'une finesse et d'une régularité de traits parfaits, d'une pâleur transparente et légèrement rosée, son visage toujours souriant et gai, était animé par deux grands yeux noirs dont la flamme débordante trahissait une telle exubérance de vie, une succession de pensées si vive et si changeante qu'il semblait que dans cette heureuse nature la mobilité même des impressions dût en exclure la profondeur et ne pas laisser de place aux affections sérieuses ou tristes.

Mais cette vivacité, résultat du tempérament plus que du caractère, n'était qu'extérieure, et cachait même une âme, non pas froide, mais réfléchie, dont le jugement sûr et toujours calme, réglait souverainement ses moindres actes. Aussi, bien que fort capable d'affection et de dévouement, l'était-elle peu d'entraînement, ayant, malgré ses formes légères et parfois même un peu folles, un grand sens et un rare esprit de conduite.

Ces deux dames étaient la marquise de Tréveneuc et sa fille Isidora.

En face d'elles, assise à une table sur laquelle était posé un livre ouvert, se trouvait une jeune fille dont le maintien calme et posé et la placide figure contrastaient avec le laisser-aller et la vivacité d'Isidora.

Son opulente chevelure d'un blond cendré qui retombait en boucles le long de ses joues encadrait un frais et charmant visage, d'une douceur et d'une délicatesse infinies, dont l'expression était comme voilée par un nuage de mélancolie. La même

tristesse se retrouvait, mais plus accentuée, dans le regard profond et un peu vague de ses yeux bleus, habituellement rêveurs et doux, mais où dormait une flamme qui parfois, sous le coup d'une émotion profonde, s'allumait tout à coup et donnait à sa physionomie transfigurée un air saisissant de noblesse et de dignité. La douceur et la bonté étaient cependant son trait caractéristique, marqué surtout dans la courbe molle et un peu indécise des lèvres.

Plus petite, plus frêle qu'Isidora, silencieuse d'ordinaire et concentrée en elle-même, elle était tout cœur et tout sentiment, et sous son apparence de timidité et de réserve cachait une âme impressionnable, mais ardente, qui était avide d'émotions et prompte à l'enthousiasme.

Cette jeune fille n'était autre que Marguerite Lalandee, la cousine d'Edouard d'Erbray et d'Isidora.

Pour lire avec plus d'aisance, elle avait appuyé sa tête sur une de ses mains et rejeté en arrière ses longues boucles flottantes. Mais depuis un instant son regard s'était détaché du livre et porté, comme celui de Mme de Tréveneuc, sur la physionomie animée d'Isidora qui, avec force gestes, expliquait la rencontre que, le matin, elle avait faite d'un bohémien qui n'était autre que Pharold.

L'entrée d'Edouard d'Erbray et du colonel d'Availles n'interrompit pas l'explication. La porte s'était ouverte si doucement, le bruit de leurs pas était si bien étouffé par l'épais tapis qui couvrait les dalles, qu'on eût à l'arrivée d'un domestique, et ils purent pénétrer jusqu'au milieu du salon avant qu'on les honorât d'un regard.

Marguerite fut la première à tourner la tête de leur côté. A la vue d'Edouard un flot de sang empourpra son visage, et un éclair de joie et de bonheur jaillit de ses yeux.

—Edouard! s'écria-t-elle.

Et, poussée en avant par une force irrésistible, elle se leva, prête à se jeter dans ses bras. Mais elle se contint, et, se tournant vers Mme de Tréveneuc, comme honteuse de ce premier mouvement :

—Ma tante, dit-elle d'une voix tremblante, c'est Edouard!

La marquise et Isidora, à cette apparition, inattendue poussèrent un joyeux cri d'étonnement. Mais avant qu'elles eussent eu le temps de se lever, Edouard, accouru au milieu d'elles, saisissait Marguerite dans ses bras, puis sa tante et Isidora. Il y eut un moment de trouble et de confusion indescriptible, où, tandis que l'émotion mouillait les yeux, la joie s'épanouissait sur les lèvres en rires spasmodiques et se trahissait par mille questions incohérentes.

Le colonel d'Availles s'était tenu discrètement à l'écart, respectant ces premiers épanchements et ressentant, à la vue de cette scène intime si nouvelle pour lui, une émotion où le sentiment de son propre isolement n'était pas sans mêler quelque amertume.

La marquise de Tréveneuc fut la première à l'apercevoir. Elle alla vivement à lui et, lui tendant la main :

—Je ne vous demande pas pardon de vous avoir un instant oublié, monsieur d'Availles, lui dit-elle avec un sourire ému. J'aime mieux vous dire tout la joie que j'éprouve à vous voir, et vous remercier, en votre nom à tous, d'avoir accepté mon invitation. Il y a longtemps que vous aviez votre place marquée ici, non pas seulement par les services que vous avez ren-

dus à Edouard, mais comme le fils de ma meilleure amie.

—Je sais, en effet, madame, par les lettres que j'ai trouvées dans les papiers de ma mère, combien elle vous était chère, dit le colonel en appuyant ses lèvres, avec un respect affectueux et presque filial, sur la main que lui avait tendue Mme de Tréveneuc, et je serai trop heureux si vous voulez bien reporter sur son fils une faible partie de l'intérêt que vous lui portiez.

—Il vous est déjà tout acquis, colonel.

—Et à bon droit, s'écria joyeusement Edouard d'Erbray, car il a pris soin de le mériter comme si cela eût été vraiment nécessaire. Mais, ma chère tante, n'embarrassez pas d'Availles par de trop longs compliments, ou vous le rendrez maussade et boudeur pour toute la soirée. Songeons plutôt à mon père, dont la susceptibilité est d'une toute autre nature. Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de lui envoyer un exprès pour l'avertir de notre arrivée ?

—Ce serait inutile, je l'attends.

—Ce soir ?

—Oui, il doit venir souper avec nous et se rendre ensuite à Mouthrun. Il sera même ici dans quelques minutes, et comme il n'aime pas à attendre....

—Nous ferons bien, voulez-vous dire, de profiter de cet instant pour changer d'habits, reprit Edouard. C'est à quoi je songeais déjà. Ne vous dérangez pas, je conduirai moi-même d'Availles à son appartement, où sa valise doit être rendue. A bientôt, ajouta-t-il en saluant sa tante et Isidora d'un regard souriant qui devint ému et pensif en s'arrêtant sur la calme et muette physionomie de Marguerite..

Puis il s'éloigna rapidement avec d'Availles.

#### IV

A peine les deux voyageurs eurent-ils disparu qu'Isidora, dont la présence du colonel avait contenu la langue, donna libre cours à ses réflexions.

—Et bien ! Marguerite, s'écria-t-elle, il est arrivé. Êtes-vous enfin contente ?

Et, comme Marguerite rougissait sans répondre :

—Elle doit l'être de toute façon, dit Mme de Tréveneuc, car ces trois années ont bien changé Edouard à son avantage. Je ne lui ai jamais trouvé meilleure mine.

—Il est de fait qu'il a fort embelli, répliqua Isidora. Puis il a pris un air sérieux et posé qui lui sied parfaitement.

Marguerite n'ajouta rien à cet éloge ; mais son sourire et le regard humide qu'elle lança à sa cousine avaient bien leur éloquence.

—Je suis vraiment heureuse qu'il ait décidé le colonel d'Availles à l'accompagner, reprit la marquise de Tréveneuc. Il me tardait de le voir à cause de sa mère.

—Et moi, parce qu'il a sauvé la vie d'Edouard, dit Marguerite.

Et moi, fit Isidora en riant, je n'en suis pas fâchée parce qu'il a l'air d'un homme aimable, quoiqu'il soit bien laid.

—Il a du moins d'excellentes manières et une tournure fort remarquable, répliqua Mme de Tréveneuc. Il est facile de voir que sans cette affreuse petite vérole, il eût été fort bien de figure. Je crois même avoir entendu dire qu'à dix-huit ans, avant sa maladie, il l'était réellement.

—Je le plains alors, dit vivement Isidora, car il a dû souffrir d'autant plus.

Mieux vaut encore naître laid que le devenir.

—Mais je ne l'ai pas trouvé laid, observa doucement Marguerite.

—L'homme qui a sauvé la vie d'Edouard ne pouvait vous paraître laid, cela va de soi, s'écria Isidora en riant. Mais vous pouvez m'en croire, moi qui l'ai regardé de sang-froid. Il n'est pas beau. Et cependant, ajouta-t-elle, à bien des jolies figures ou qui passent pour telles, je préférerais sa laideur. Elle dit au moins quelque chose.

Au même instant la porte du salon fut ouverte avec une certaine brusquerie, et une personne entra, dont la présence coupait court à toute réflexion. C'était le comte d'Erbray, le père d'Edouard.

En l'apercevant, Isidora, d'un mouvement léger des soucils, marqua le mécontentement et l'ennui que lui causait son arrivée. Mme de Tréveneuc et Marguerite elle-même, bien qu'elles allassent avec empressement à sa rencontre, éprouvèrent un involontaire sentiment de gêne et de contrainte.

Ce sentiment n'était, dans le fait, que trop justifié par la personne du comte, et dans ce que Pharoïd avait dit à l'étranger, dans la clairière, il n'y avait rien d'exagéré.

D'une taille au-dessus de la moyenne, et qui rendait d'autant plus choquante son excessive maigreur, usé, flétri par une sénilité précoce, le comte, à cinquante-cinq ans, avait la mine et l'apparence d'un septuagénaire.

Sa démarche pénible, son attitude voûtée n'étaient cependant point le résultat de la maladie. Le travail intérieur de la pensée, et non la souffrance, avait miné ce corps robuste et sa physionomie l'annonçait visiblement.

Décharnée, décomposée par les orages de la passion ou du remords, elle témoignait encore d'une virilité tenace et apparente surtout dans ses yeux, où survivait le feu d'une énergie et d'un orgueil indomptables et dans le pli sarcastique et méprisant de sa bouche, prompt en effet à lancer les traits de l'ironie la plus blessante ou du mépris le plus outrageant.

Mais ce qui plus encore que cette expression déplaisante du regard et du sourire rendant son visage antipathique, c'était l'absence de cette tranquillité sérieuse ou souriante qui, dans les belles figures de vieillard, est comme un reflet de la paix intérieure de l'âme. Le regard fuyant de ses yeux incertains, le tremblement habituel de ses lèvres, un air de ruse et de défiance mal voilés par le dédain donnaient à sa physionomie quelque chose de troublé et de hagard qui impressionnait péniblement.

Ce soir-là ce trait caractéristique de sa personne était encore plus accusé que de coutume. Il était visiblement préoccupé et inquiet. Bien qu'en apercevant Marguerite, dont le doux visage avait le don d'apaiser ses plus violentes colères, un pâle sourire l'eût déridé, et qu'à la nouvelle de l'arrivée de son fils une vive expression de joie eût éclairé sa physionomie, ses pensées ne tardèrent pas à reprendre le dessus. Il demeura sombre et distrait, écoutant à peine ce qu'on lui disait et n'y répondant que par quelques mots brefs et impatientes.

La vue même d'Edouard, qui reparut quelques moments après avec le colonel d'Availles, ne put le délivrer de l'inquiétude qui l'obsédait. Cependant il manifesta, en embrassant son fils, une émotion dont on n'eût pas cru capable sa hautaine nature. Il alla même audevant du colonel avec un sincère

empressement et lui exprima sa reconnaissance et ses remerciements avec une politesse parfaite, mais un peu froide. Instinctivement ces deux hommes, que tout semblait devoir rapprocher, s'étaient sentis antipathiques et hostiles l'un à l'autre.

La présence du comte et plus encore sa maussade humeur avaient glacé tous les cœurs, et lorsque du salon on passa dans la pièce où le souper était servi, il y eut un moment de silence et d'embarras.

Mais la marquise et d'Availles avaient trop l'habitude du monde pour ne pas surmonter facilement cette impression pénible, et lorsqu'une fois la glace fut rompue, d'eux-mêmes Edouard et ses deux cousines se mêlèrent à la conversation, qui prit bientôt un tour animé et joyeux.

Seul le comte ne se laissa pas gagner par cette douce gaieté, et, malgré tous ses efforts pour se contraindre, il était visible qu'elle le blessait et l'irritait. Alors même qu'on parlait de son fils, il avait peine à feindre une attention apparente et cependant le voyage et les aventures d'Edouard devinrent bientôt l'unique objet de l'entretien.

D'Availles, voyant avec quel empressement avide les moindres détails étaient reçus ou sollicités, s'était de bonne grâce prêté à ce désir, et il avait conté quelques-unes des expéditions où Edouard s'était le plus distingué par son courage. Bientôt on l'obligea à se mettre lui-même en scène, en lui demandant comment il avait pu arracher Edouard, qu'on croyait irrémisiblement perdu des mains des Indiens.

—Je puis vous le dire, et sans embarras ni fausse honte, répondit-il à Mme de Tréveneuc qui lui avait adressé cette question, car en réalité ce n'est pas à moi que revient le mérite de ce succès vraiment miraculeux.

—A qui donc alors ? demanda la marquise en souriant.

—A un Français qui est certes l'homme le plus étonnant, et je dois ajouter le plus honnête et le plus généreux que j'aie jamais connu.

—Et cet homme ? dit Isidora.

—Son nom est inconnu, même en France, bien que, s'il eût déployé sur un théâtre plus favorable le quart de l'énergie et des talents dont il a fait preuve, la célébrité eût été certainement son partage.

—Mais qu'a-t-il donc fait pour mériter un pareil éloge ? demanda Mme de Tréveneuc avec curiosité.

—Je vous le dirai d'autant plus volontiers, madame, qu'il est nécessaire de le savoir pour comprendre de quelle importance a été pour Edouard sa toute-puissante intervention. C'était, on le croit du moins, car de sa vie première on connaît fort peu de chose et lui-même garde sur ce sujet un impénétrable silence, c'était un de nos colons du Canada.

—Après la guerre de Sept ans, qui nous enleva ce beau pays, soit que rien ne le rappelât en France, soit plutôt que, comme bien d'autres, il ne pût se détacher de sa nouvelle patrie, il y resta, non, il est vrai, pour se soumettre aux Anglais, mais pour les combattre.

—Des nombreuses tribus indiennes qui nous avaient aidées dans notre longue lutte et que notre défaite laissait dans l'isolement, beaucoup, malgré leurs désastres et notre abandon, refusaient encore de se soumettre. Il se dit que là se trouvaient peut-être de précieux éléments de résistance qui, ménagés pour

l'avenir, pouvaient, à un moment donné, devenir d'un puissant secours.

—Il alla les trouver. Il organisa leur résistance et par ses conseils et son habileté leur assura une paix avantageuse. Vivant sous la tente, partageant leurs courses et leurs dangers, il eut bientôt acquis un empire absolu sur l'esprit simple et aventureux de ces hommes qui, pour son dévouement et son intelligence supérieure, le vénéraient comme un Dieu.

—Lui-même avait été séduit par cette vie libre et indépendante ; il s'était pris surtout d'une vive affection pour ces peuplades opprimées qui s'obstinaient avec une si héroïque constance dans une lutte inégale et presque insensée. Pendant vingt ans il demeura dans les prairies, allant sans cesse d'une tribu à l'autre, apaisant les querelles, dirigeant leurs expéditions et sans autre titre que les services rendus, sachant se faire écouter de tous. Ils l'appelaient le père Blanc, et, sous ce nom touchant que leur avait dicté la reconnaissance, tous, amis et ennemis, le révéraient également.

—Savez-vous, colonel, observa le comte d'Erbray avec une ironie et une incrédulité manifestes, que l'histoire que vous contez à ces dames a tout l'air d'un roman.

—J'en conviens, répliqua d'Availles sans s'émouvoir ; mais comme des milliers de témoins, sans parler d'Edouard, en peuvent certifier l'exactitude, vous me permettrez de ne pas m'inquiéter davantage de cette apparence. Je vous ai dit quelle pensée prévoyante avait dicté la conduite du père Blanc. L'occasion que, pendant vingt ans, il avait patiemment attendue, arriva enfin. En proclamant leur indépendance, les colons d'Amérique la lui offraient.

—Il se jeta avec ardeur dans la lutte, entraînant à sa suite toutes les tribus jadis alliées de la France, et son intervention y pesa d'un poids toujours important, souvent décisif. Il étonna les Anglais par la hardiesse de ses attaques, il les lassa par sa ténacité et en menaçant à la fois les points les plus reculés de leurs vastes territoires, il les obligea à une division de forces qui finit par leur être fatale.

—Envoyé à mon arrivée dans l'intérieur des terres pour nouer des relations avec les Indiens, je m'étais trouvé en rapport avec le père Blanc et j'avais eu occasion de l'apprécier. Lorsqu'Edouard chargé d'une mission semblable, fut tombé entre les mains d'une tribu hostile, j'allai aussitôt réclamer le concours de cet homme étrange, sûr d'avance qu'il ne me refuserait pas.

—Dès qu'il apprit qu'il s'agissait d'Edouard d'Erbray, il n'hésita pas, en effet. Il partit avec moi et c'est à lui que j'ai dû de traverser sans péril, et avec une rapidité presque incroyable, deux cents lieues d'un pays infesté d'Indiens féroces et ennemis, à lui seul que fut accordée la vie d'Edouard que, sans son intercession, nulle puissance au monde n'eût pu sauver. Puis, comme s'il eût accompli l'action la plus simple, et dont il n'eût pas de remerciements à attendre, Edouard n'était pas délivré, qu'il partait sans même l'avoir vu,

—Et malheureusement, depuis lors, il ne m'a pas été donné de le rencontrer, ajouta Edouard. Ce sera certainement un des regrets de ma vie de n'avoir pu lui témoigner ma gratitude.

—Mais comment s'appelle ce bizarre personnage ? demanda le comte d'Erbray, sur qui les dernières paroles du colonel

avaient produit une impression profonde, mais difficile à définir, tant il paraissait surpris et troublé. Il doit avoir un autre nom que ce sobriquet de père Blanc ?

—Avant l'époque où la haine des Anglais, ou, comme je le crois plus volontiers, quelqu'un de ces irréparables malheurs qui brisent toute une existence le jeta dans cette entreprise désespérée, il en avait un autre, en effet. Il s'appelait le chevalier de Langoat.

—Le chevalier de Langoat ! s'écria le comte dont le visage se couvrit en même temps d'une pâleur livide.

—Oui, répondit d'Availles ; et je me souviens même à présent qu'un jour il s'informa de vous, monsieur le comte, prétendant vous avoir autrefois connu.

Le visage livide du vieillard se colora aussitôt, et, redressant la tête d'un air offensé :

—J'ai connu, il est vrai, un misérable de ce nom, dit-il sèchement, mais je ne pensais pas qu'il aurait jamais l'impudence de rappeler les rares, et, de ma part du moins, involontaires rapports qui ont existé entre nous.

En attendant cette réponse aussi étrange qu'inattendue, toutes les personnes présentes se regardèrent avec une surprise pleine de confusion. Mais d'Availles ne se déconcerta pas, et, se tournant vers son interlocuteur dont tout le corps tremblait agité par une de ces folles colères de vieillard, dont l'impuissance semble augmenter la rage :

—Monsieur le comte, dit-il, l'homme qui, pour sauver la tête de votre fils du scalpel des Indiens, a fait un voyage de deux cents lieues dont la pensée seule eût fait frémir les plus braves, cet homme, quels qu'aient pu être ses torts à votre égard, méritait plus de ménagement. Et, d'ailleurs, je ne puis croire que ce soit à lui que vous fassiez allusion, tant les paroles que vous venez d'employer sonnent étrangement, appliquées au soldat héroïque dont la générosité a désarmé même la haine de ses plus implacables ennemis.

—J'ai l'habitude de peser mes paroles et je ne me trompe pas, colonel, répliqua le comte avec une insistance blessante. Il n'existe pas deux chevaliers de Langoat, et celui dont je parle est allé en effet cacher sa honte dans ce refuge d'aventuriers qu'on appelle l'Amérique.

—Alors, dit d'Availles d'un ton doux, mais ferme, je vous prierai de vous rappeler, monsieur, que le chevalier de Langoat est mon ami et que je ne pourrais supporter que devant moi, en son absence, on insultât ainsi à son caractère.

—Colonel ! s'écria le comte en se levant d'un mouvement si brusque, qu'il renversa son siège, est-ce parce que vous croyez ma main incapable de tenir une épée que vous me tenez un pareil langage ? Est-ce pour cela que vous osez, ici, m'imposer silence ? Vous vous trompez, monsieur, si vous l'avez pu croire, et je suis prêt à vous en donner la preuve.

Encore plus surpris qu'irrité de cet étrange emportement, et sentant que si tous, même Edouard et Mme de Tréveneuc gardaient le silence, c'était parce qu'ils savaient que toute observation ne ferait que l'exaspérer, d'Availles demeura un instant interdit.

—A Dieu ne plaise ! dit-il enfin, et vous vous êtes de tout point mépris sur le sens de mes paroles. Ce n'était point une menace que je vous adressais, mais une prière de vous abstenir d'exprimer en ma présence, sur le compte d'un de mes amis, une opinion que je ne puis accepter.

—Et pourquoi ?

—Parce que je suis convaincu qu'elle est fautive, et que, malgré votre parfaite bonne foi, vous avez été trompé par d'odieuses calomnies.

—Des calomnies ! s'écria le comte dont les yeux étincelaient de fureur.

Puis se maîtrisant par un violent effort de volonté :

—Mais je vous prie de m'excuser, colonel, ajouta-t-il avec une ironie plus blessante encore que sa colère, et je n'oublierai pas cette fois qu'un service reçu doit tout couvrir, même l'injure. Vous avez sauvé la vie de mon fils, c'en est assez pour m'imposer silence. Aussi bien, l'occasion de pareils dissentiments ne se représentera plus. Je dois aller à Montbrun, où je suis attendu, et il est grand temps que je parte. Au revoir, Marie, reprit-il en s'adressant à sa belle-sœur.... Restez, Marguerite.... Monsieur d'Availles, j'ai l'honneur de vous saluer.

Et, s'inclinant d'un air hautain devant le colonel, il s'éloigna d'un air irrité.

Tous, mêmes d'Availles, s'étaient levés précipitamment pour le reconduire. Mais devant son désir formellement exprimé à Marguerite, personne n'osa s'y hasarder. Cependant Edouard, après un instant d'hésitation, se décida à le suivre. Il le rejoignit dans l'antichambre et l'accompagna, mais sans oser lui adresser la parole. Le comte était tellement hors de lui, qu'il ne s'en aperçut même pas. Enfin, dans la cour, au moment où il saisissait la bride de son cheval qu'on venait de lui amener, Edouard, faisant un effort, rompit le silence.

—Mon père, dit-il, ne troublez pas volontairement la joie que mon arrivée nous cause à tous. Consentez seulement à oublier cette malheureuse scène et je me charge de tout arranger avec d'Availles.

—Vous, fit le comte en se détournant d'un mouvement brusque et regardant Edouard en face. Et comment cela ?

—D'Availles est trop réellement brave pour faire parade d'une susceptibilité exagérée, et il se contentera, j'en suis sûr, des excuses qu'en mon nom je lui présenterai de votre part.

—Des excuses ! s'écria le comte dont la colère réveillée se tourna toute entière contre son fils ; des excuses à lui qui m'a insulté !

—Vous seul l'avez cru, mon père, et à tort, je vous l'affirme.

—Il m'a grossièrement insulté, vous dis-je, répliqua le comte avec emportement, et je ne veux plus le voir. Tant qu'il demeurera au château, je n'y remettrai pas les pieds ; et j'attends de vous une chose, Edouard, s'il vous reste quelque souci de l'honneur de votre père : c'est que vous rompiez sur-le-champ avec lui.

—Y songez-vous ?

—Je l'exige.

—Mais c'est impossible ! ce serait le comble de l'ingratitude.

—Vous refusez ! s'écria le comte en saisissant Edouard par le bras et l'attirant en face de lui par un mouvement plein de menace. Est-ce donc une pareille conduite que me réservait votre retour ? Vous osez me résister en face, vous ! Mais vous ne songez donc pas que votre fortune, votre amour, toutes vos espérances, je les tiens entre mes mains, et que je n'ai qu'un mot à dire pour faire de vous un mendiant ; oui, un mendiant ! cria le comte fou de rage en se voyant ainsi bravé.

(La suite au prochain numéro.)

UNE  
AFFAIRE EMBROUILLÉE.

## II

(Suite)

—Laissez-moi passer, Marc, dit-elle. J'ai à faire une commission pressée.

Marc lui barra le passage.

—Écoutez-moi, je vous en supplie. Faites-moi cette grâce... Vous voulez continuer votre chemin? Je ne vous laisse pas aller. Ah! ne me refusez pas cette consolation suprême; ce serait signer mon arrêt de mort, celui de ma mère, et celui d'autres personnes encore, peut-être. Vous tremblez, Cécile? Vous avez peur de moi? Restez, rien qu'un moment... vous n'avez à craindre ni outrage ni violence de l'infortuné Marcus. Je ne suis pas ivres en ce moment. Par pitié, Cécile!

—Eh bien, parlez vite.

—Cécile, Cécile, dit-il en levant vers elle ses mains jointes, si vous saviez comme je vous aime! les mots ne sauraient l'exprimer. C'est une folie, une rage. J'avais rêvé que vous seriez ma femme. Je voulais m'amender pour être digne de vous; je voulais vous rendre heureuse, et ma mère en même temps; vous entourer de tout ce que la richesse et l'amour peuvent inventer pour faire envier votre sort par toutes les femmes. Pour mériter ne fût-ce que votre amitié, je me serais traîné à vos pieds comme un esclave. Oh! oui, car vous auriez été mon bon ange, l'ange sauveur de ma mère et de ma pauvre âme égarée!... Vous baissez les yeux, Cécile, vous ne m'accordez pas même un regard de pitié! Vous voulez donc que je meure? Vous voulez la mort de ma mère?

—Non, non, Marc, balbutia-t-elle avec une vive émotion. Si je pouvais vous consoler, vous secourir, je le ferais avec joie, mais...

—Vous le pouvez, Cécile, refusez la main d'Urbain. Soyez ma femme, acceptez la vie que je vous offre.

—Pauvre garçon! soupira Cécile avec un doux sourire qui, mieux que les paroles, attestait combien la demande de Marc lui paraissait insensée.

—Ah! je comprends que vous ne pouvez pas rompre tout de suite avec Urbain; mais, pour l'amour du Ciel, ne me tuez pas sans pitié. Laissez-moi espérer!

—Espérer? Que pouvez-vous espérer?

—Faites retarder votre mariage.

—Impossible, Marc... Et d'ailleurs, à quoi cela vous avancerait-il?

—Cela prolongerait du moins ma vie, Cécile. Et qui sait? le temps vous rendrait peut-être

moins dure pour moi.

—Ce sont de folles idées, Marc, répondit-elle d'une voix ferme. J'aime Urbain depuis mon enfance, et je l'aimerai tant que je vivrai. Sur ce point bannissez toute espérance.

Un blasphème fut la seule réponse de Marc qui se tordit les mains avec désespoir.

—Vos souffrances me font peine, je l'avoue, Marc, reprit-elle, mais on ne change pas son cœur. Je vous ai écouté plus longtemps qu'il ne convient. Il faut que je continue mon chemin... Quoi! vous voulez m'en empêcher? Oseriez-vous me retenir de force?

—Oui, j'emploierai la violence s'il le faut, gronda-t-il en la saisissant par le bras. Criez, appelez à l'aide, cela m'est égal, dussé-je casser la tête au premier qui viendra. Restez encore un moment, je le veux!... Je vous en prie.

La jeune fille s'arrêta. Elle avait vraiment peur de Marc: les yeux du jeune homme lançaient des flammes, et un affreux sourire contractait ses lèvres. On eût dit d'un fou.

—C'est donc décidé, irrévocablement décidé? demanda-t-il d'une voix sombre. Même la conviction que le jour de votre mariage sera aussi le jour de ma mort ne vous fera pas retarder d'une heure le triomphe d'Urbain? Pas même la pensée que vous creusez en même temps la tombe de ma pauvre mère? Dans cinq semaines, n'est-ce pas? Répondez, répondez-moi, Cécile.

—Je n'ose pas vous tromper murmura-t-elle.

—Vous me tromperiez par pitié si vous ne me haïssiez pas; mais je le sais bien, vous souhaitez que Marc disparaisse de ce monde. Eh bien que votre vœu soit rempli! Je boirai jour et nuit, jusqu'à ce qu'il me reste à peine la force d'aller me jeter à l'eau. Et alors, quand vous verrez enfouir dans un coin écarté du cimetière le cadavre du réprouvé; quand vous verrez aussi porter en terre le corps de sa vieille mère, dites-vous: "c'est mon ouvrage, c'est moi qui les ai tués..." Adieu Cécile, vous l'avez voulu, adieu!...

—Mais avant cela, on entendra parler de moi. Vous n'êtes pas encore mariée; non, de par le diable qui guette mon âme, vous n'êtes pas encore mariée!...

Et il partit à pas précipités, proférant d'horribles blasphèmes.

La jeune fille, à demi évanouie, appuyée contre le talus élevé du chemin creux, n'entendit pas heureusement ces dernières paroles.

Elle demeura encore quelques instants immobile, puis elle releva la tête et regarda avec anxiété autour d'elle. Dès qu'elle fut assurée que Marc avait disparu, elle mit ses mains sur ses yeux et se mit à pleurer.

Lorsqu'elle eut un peu soulagé son cœur, elle murmura à voix basse:



—Pauvre Marc! son sort est affreux, mais est-ce ma faute? Puisse Dieu, dans sa bonté, lui inspirer de meilleures pensées!... Ses yeux enflammés semblaient vouloir me percer d'outrage en outre. Comme elles étaient terribles, ses malédictions sur lui-même! Certes, il est en démenche et capable de tout. Je sentais mes jambes fléchir; je craignais de tomber en faiblesse à ses pieds.

Elle se remit en marche pour continuer sa route, puis elle hésita et s'arrêta de nouveau au bout de quelques pas. N'était-ce pas de ce côté qu'elle avait entendu la dernière fois la voix de Marc? Si elle allait le rencontrer encore!...

Cette pensée la fit frémir.

Elle poussa un profond soupir et repris à pas précipités le chemin du village.

En peu de temps elle atteignit le petit vallon ou était le moulin de son père. elle se disposait à y entrer lorsqu'une réflexion la retint. Sa mère et la couturière attendaient avec impatience la robe de sa cousine. Si elle ne la rapportait pas, sa mère insisterait sans doute pour lui faire une robe de noces à la vieille mode. Et c'est ce que Cécile ne voulait pas.

Elle passa devant la maison de son père et entra dans la ferme du père Couterman.

La mère venait de revenir de Hal, et tous étaient réunis pour admirer une pièce de coton imprimé qu'elle avait achetée pour en faire des rideaux de lit.

Urbain le premier aperçut la jeune fille, et s'écria joyeusement.

—Cécile, voyez donc quelle belle étoffe et quelles jolies fleurs. Ma mère veut orner la maison comme un petit palais pour le grand jour. Mais qu'avez-vous? vous semblez triste; avez-vous pleuré! votre mère...

La jeune fille raconta sa rencontre avec Marc, et quoiqu'elle s'efforcât d'atténuer les choses, Urbain et son père étaient indignés, et plus d'une fois ils interrompirent son récit.

—Tiens-toi tranquille, Urbain! dit le père. Laisse continuer Cécile. Jusqu'à présent je ne vois pas grand mal. Contiens-toi, tu est trop emporté.

L'instant d'après c'était au tour d'Urbain.

—Mon père, vous ne laissez pas parler Cécile. Calmez-vous, ne vous agitez pas ainsi! c'est mon affaire.

Mais lorsqu'elle raconta que Marc l'avait retenue de force, au moment où elle voulait fuir, le père et le fils se levèrent d'un bond, et s'écrièrent en tendant le poing:

Quoi! il a osé vous toucher! Vous prendre par le bras et vous forcer d'entendre ses propos d'ivrogne! Cela passe toutes les bornes! Il faut que cela finisse!... Aujourd'hui, aujourd'hui même!

Urbain avait été prendre dans un coin un gros bâton noueux avec lequel il se disposait à sortir. Mais son père, non moins irrité, lui barra le passage en disant:

—Qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu faire, imprudent! Remets ce bâton à sa place et rassieds-toi. N'entends-tu pas ce que je te dis, Urbain?

Le jeune homme obéit de mauvaise grâce et avec lenteur. Lorsqu'il se fut rassis, le père Couterman qui contenait sa propre colère, pour calmer son fils, lui dit:

—Il ne faut pas se laisser emporter par la colère, mon fils, c'est ainsi qu'on fait de ces sottises qu'on a lieu de regretter plus tard. Où allais-tu avec cette canne?

—Chercher Marc, lui demander compte de son insolence et lui casser les reins... Mais maintenant ma colère est un peu passée; j'avais tort, mon père.

—Certes, tu avais tort. Marc est beaucoup plus fort que toi, et il serait enchanté si tu lui fournissais l'occasion de te maltraiter. Je le chercherai, cette après-midi, et, dussé-je aller jusqu'à la *Pomme d'Or*, je lui dirai, oui, je lui dirai que s'il ose encore parler à Cécile, je lui tords le cou.

—Allons, allons, mon père, calmez-vous aussi, dit Urbain en lui posant le bras sur l'épaule. Vous vous faites du mauvais sang; cela vous rendra malade.

—Mais, dit la mère Couterman, il me semble que vous n'avez pas plus de raison l'un que l'autre. La chose est bien simple: plaignez-vous au drossart. La justice n'est-elle pas là, Thomas, pour veiller sur le repos des honnêtes gens?

—Le conseil serait bon, répondit le fermier, si le baron notre seigneur était au château, et si nous pouvions adresser nos plaintes à lui-même; mais le drossart nous renverrait à l'aman, et celui-ci qui nous hait sous le vain prétexte que nous rendons son neveu malheureux, se réjouirait de notre chagrain.

—Mais, Thomas, j'ai appris au village que le baron a fait annoncer sa prochaine arrivée. On l'attend d'un jour à l'autre au château.

—Oui, on dit cela depuis trois semaines. Vienne est si loin d'ici; et d'ailleurs, l'été tire à sa fin. Il n'est pas probable que le baron revienne cette année.

—Avec tout cela, je me trouve dans un cruel embarras, et je ne sais que faire, dit Cécile. La couturière est chez nous sans ouvrages; ma mère m'avait envoyée chez la cousine de Plattestein pour lui emprunter sa robe de noces. Si je ne la rapporte pas, je crains qu'on ne me fasse une vilaine robe à la vieille mode, qui me rendra

laide, et qui ne plaira pas à Urbain. Mon père est à Alseghem, je n'ose plus aller seule à Plattesteen.

—N'est-ce que cela ? Je vous accompagnerai, Cécile, s'écria Urbain.

—Pas toi, mon fils ; c'est moi qui la conduirai à Plattesteen.

—Mais, mon père, murmura le jeune homme, vous ne voulez jamais rien me permettre. Je ne suis pourtant plus un enfant. Si Marc est fort, je ne le crains pas.

—Patron, laissez-moi accompagner Urbain, dit le valet qui s'était tenu derrière la porte.

—Tais-toi, Blaise, grommela le fermier. Au premier danger tu détales comme un lièvre. Je ne te reproche pas ta timidité, mon garçon ; tu est faible et estropié. Mais il faut ici un homme calme et courageux. C'est moi qui conduirai Cécile à Plattesteen.

—Pourquoi ne vous accompagnerai-je pas, père ? demanda Urbain sur un signe de sa mère. A nous deux nous sommes plus forts qu'un, et Marc n'osera pas nous insulter si nous le rencontrons.

—Oui, Urbain, mais je redoute ton emportement. Promets-tu de rester calme, quoi qu'il arrive ?

—Je vous obéirai, mon père.

—Thomas, ne feriez-vous pas bien de prendre par Zickendriesch ? dit la fermière. C'est un petit détour, mais vous seriez certains de ne pas rencontrer Marc.

—En effet, femme, vous avez raison. L'homme raisonnable évite le danger quand il le peut. Viens, Cécile, Urbain, prends ton bâton, et n'oublie pas tes promesses.

Tandis que le vieillard sortait avec la jeune fille, la mère Couterman retint son fils et lui souffla à l'oreille.

—Veille sur ton père, Urbain : il est encore plus emporté que toi. Tâche qu'il reste calme, et si vous voyez Marc de loin, revenez tous les deux, plutôt que de vous colleter avec cet ivrogne. Tu ne l'oublieras pas, Urbain ?

—Non, mère, soyez tranquille.

Et il se bâta de rejoindre son père.

### III

C'était le dimanche, jour de kermesse à Beersel. La cloche du village venait de sonner une heure. Le meunier et sa fille, le père Couterman et son fils, avec Blaise le valet de ferme, gravissaient la colline escarpée où serpente le chemin qui conduit à Beersel.

Le beau temps et la fête les avaient mis en joie et en belle humeur.

Ils s'étaient vêtus de leurs plus beaux habits,

non pas seulement parce que c'était dimanche, mais surtout parce qu'Urbain allait pour la première fois se présenter à Beersel chez les parents des Roosens comme le fiancé de Cécile.

Il portait un tricorne en feutre, un long gilet de coton à fleurs, une longue redingote de draps avec de grands boutons, une culotte courte et des bas bleus bien serrés sur ses jambes nerveuses ; ses souliers étaient d'une forme élégante et leurs boucles d'argent étincelaient au soleil.

Les deux vieillards étaient vêtus à peu près comme le jeune homme, avec cette différence que leurs chapeaux étaient moins retroussés, et que leurs cheveux longs tombaient sur leurs épaules. La couleur de leurs habits était aussi plus foncée.

Tous trois portaient une légère canne à pomme d'argent, servant plutôt d'ornement que de défense.

La toilette de Cécile paraissait plus simple que celle des trois hommes. Elle portait une robe verte à fleurs rouges à corsage très-étroit lacé par devant. Ses bras étaient nus jusqu'au coude. Sur ses cheveux ramenés sur le sommet de la tête, elle portait un léger bonnet de dentelles. Mais ce qu'elle avait de plus pittoresque, c'était un grand mouchoir de couleur, attaché sur sa cornette, et retombant sur ses épaules en plis gracieux qui encadraient son joli visage.

Déjà la joyeuse compagnie avait atteint le bois des légumineuses et malgré la pente assez raide du chemin, ne cessait de causer et de rire.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le plateau, ombragé de vieux chênes, le premier se mit à côté du père Couterman et continua de bavarder avec lui en échangeant maintes prises de tabac. Peu à peu, Urbain et Cécile restèrent en arrière, et Blaise resta entre les deux groupes, mais plus rapproché des vieux.

Ceux-ci parlaient de Marc et se réjouissaient qu'il eût quitté le village pour tout de bon. Il y avait eu une scène si violente dans sa maison, que le drossart, appelé par la veuve, avait dû intervenir, et Marc aurait certainement été mis en prison, si son oncle n'avait parlé pour lui.

Là-dessus Marc s'était enfui furieux, jurant qu'il allait se faire soldat, et qu'il ne reverrait jamais sa mère. Et en effet, il y avait de cela cinq jours, et personne à D'worp ni dans les environs ne l'avait vu, personne n'avait eu de ses nouvelles.

Il n'y avait donc plus à craindre que ce jeune forcené, dans un moment d'ivresse, n'injurât ou ne maltraitât Urbain.

Cécile et Urbain ne pensait guère à Marc. Se tenant par la main, ils marchaient doucement, n'échangeant que des paroles entrecoupées. Toute leur âme avait passé dans leurs regards,

Au bout du plateau ils atteignirent un endroit découvert qu'ils avaient peut-être vu cent fois. Mais en ce moment les beautés de la nature semblèrent leur causer une émotion inconnue. Ils s'arrêtèrent ravis d'admiration et Urbain s'écria :

—O Cecile, qu'il fait beau ici !

—Oui, Urbain ; si beau, qu'on voudrait avoir des ailes pour traverser la vallée.

Ce qui excitait à ce point leur enthousiasme, c'était le paysage qu'ils avaient sous les yeux : la Senne coulant à travers la vallée, la vallée couverte de riants villages étagés les uns sur les autres et se détachant sur le vert clair des hêtres et le vent sombre des chênes. Tel était le tableau.

Ils seraient restés longtemps absorbés dans leur contemplation, si Blaise, accourant à eux, ne leur eût crié :

—Eh ! Urbain, avancez donc. Votre père n'est pas content de vous voir rester aussi en arrière.

—En effet, à quoi pensons-nous donc ? Nous oublions le monde entier, murmura le jeune homme, en jetant un regard d'intelligence à sa fiancée. Venez, Cécile, dépêchons-nous.

Ils rejoignirent bientôt leurs parents. Le père Couterman gronda un peu. Mais lorsqu'Urbain, d'une voix attendrie, essaya de peindre la beauté de la vallée de la Senne, le visage du fermier devint pensif, et il secoua la tête en silence.

—Oh ! oh ! mon garçon, s'écria le meunier en riant, qu'est-ce qui te monte ainsi la tête ? Si tu n'y prend pas garde, l'amour te fera perdre la cervelle.

Le fermier s'arrêta et dit d'un ton sérieux :

—Non, c'est une preuve certaine, qu'Urbain aime sincèrement et profondément sa fiancée. Je m'en souviens comme si c'était hier : lorsque la mère d'Urbain m'avoua enfin qu'elle souhaitait d'être ma femme, quelque chose comme un voile tomba de mes yeux, et je m'arrêtai de même sur le bord de la vallée de la Senne, sentant mon cœur battre et bénissant Dieu d'avoir fait le soleil si clair et la nature si belle. Tout m'y semblait admirable.

Le vieillard avait prononcé ces paroles d'un ton si pénétré, d'une voix si touchante, que tous ses auditeurs se sentirent leurs yeux mouillés de larmes.

Urbain prit la main de son père et la baisa en murmurant avec émotion :

—Merci, merci pour ma bonne mère. Je sens dans mon propre cœur combien vous l'avez aimée.

—Venez donc, mes amis, dit le meunier : nous n'arriverons jamais à Beersel. Dieu sait com-

bien de temps nous resterons encore à prendre le café chez mon frère. Nous risquerons de ne pas voir grand'chose du tir.

Ils pressèrent le pas et devinrent un peu plus silencieux, car le soleil était brûlant, le chemin escarpé, de sorte qu'ils étaient assez fatigués lorsqu'ils entrèrent dans la ferme de William Roosens, à Beersel.

Ils n'y trouvèrent que la fermière en grande toilette, qui après des saluts sans fin, leur apprit que le maire était venu chercher son mari pour assister à la réception des archers étrangers. La plupart des membres de leur société devaient même prendre part au tir ; aussi avait-on résolu de ne pas prendre le café, mais de souper tous ensemble à la ferme. Le mieux était donc d'aller tout de suite au milieu du village pour voir le cortège, si c'était possible.

On suivit le conseil de la fermière.

Près de la petite église, et devant la porte du cabaret qui avait *le Cygne* pour enseigne, le cortège était prêt à se mettre en marche, précédé de la société qui offrait le concours. D'abord le bedeau, portant la grande bannière, où l'on voyait le corps de saint Sébastien criblé de flèches. Puis le fou, agitant les grelots de sa marotte, et tâchant de faire rire les spectateurs par ses cabrioles et ses grimaces, puis la musique composée de deux tambours et d'un fifre. Derrière eux le roi de la corporation tout constellé de médailles, de cueillers d'argent, de fourchettes et de pincées à sucre gagnées par les membres dans de précédents concours ; puis quatre petits garçons coiffés d'immenses chapeaux d'osier pour les préserver de la chute des flèches.

Suivaient une centaine de tireurs inscrits, tous hommes robustes portant de longs arcs.

Sur un signe du roi, les tambours exécutèrent un roulement de marche que le fifre accompagna de ses sons suraigus. Tout le cortège des villageois s'ébranla, et se dirigea dans un assez beau désordre, vers un chemin creux qui conduisait à une prairie où était dressée une haute perche.

On avait placé beaucoup de bancs tout autour, et le cabaretier du *Cygne* avait même dressé sur l'herbe une tente où il servait à boire et à manger.

Le père Couterman et sa compagnie prirent place à une distance suffisante pour n'être pas atteints par les flèches, et se firent servir chacun un verre de bière.

Blaise, le domestique, était assis à côté de son maître et regardait, la bouche béante, au sommet et sur les deux côtés de la perche, les beaux oiseaux dont les plumes rouges volaient au vent.

La nouvelle des fiançailles d'Urbain et de

Cécile s'était répandu à Beersel depuis une semaine, et beaucoup d'amis et de connaissances venaient les complimenter, ainsi que leurs parents, et trinquer avec eux.

Karl, le fils du sacristain de D'worp se distinguait entre tous par la chaleur de ses félicitations. Son amitié pour Urbain lui inspira des paroles qui émurent vivement Cécile et lui firent battre le cœur.

Ces marques de sympathie réjouissaient les deux vieillards, et remplissaient Urbain de joie et d'orgueil. Ses regards semblaient dire à tous :

—Oui, je serai le mari de la plus jolie fille de D'worp.

Cécile était complètement heureuse.

Ces compliments et ces cérémonies durèrent fort longtemps, et ce fut seulement lorsqu'ils furent terminés que nos amis purent, prêter leur attention au spectacle du tir à l'arc.

Il y avait beaucoup de mouvement sous la perche. Les tireurs, l'arc à la main, étaient debout attendant leur tour. Les jeunes garçons aux larges chapeaux d'osier couraient çà et là pour ramasser les flèches. Une flèche touchait-elle la tringle de fer ou l'un des oiseaux de bois sans le détacher, un murmure de regret s'élevait parmi les archers et les villageois ; mais l'un des oiseaux était-il abattu, sa chute était saluée par d'unanimes applaudissements, et de joyeuses acclamations.

Au bout de deux heures, l'oiseau-roi tenait encore ferme sur la pointe de la perche, et ses plumes rouges s'agitaient sans cesse, comme pour défier les archers. Un des oiseaux de côté et beaucoup de petits oiseaux tenaient encore.

Urbain, qui avait regardé la perche pendant quelque temps, tourna les yeux vers sa fiancée. Il la vit avec étonnement pâlir tout à coup.

—Cécile, qu'y a-t-il ? Vous sentez-vous mal ? demanda-t-il.

Ah ! j'en tremble encore. J'ai cru voir Marc...

—Marc ! où cela ?

—Entre les arbres, derrière la tente ; mais il a disparu dans le chemin creux.

—Comment, serait-ce possible ? Marc est soldat. Soyez-en sûr, vous vous êtes trompée, ma chère ; ce sera quelqu'un qui lui ressemble. L'avez-vous bien vu ?

—Je n'en sais rien, Urbain ; peut-être ai-je mal vu ; car si c'était Marc, il ne s'enfuirait pas comme quelqu'un qui a peur, lui qui ne craint rien et ne respecte rien.

—Oubliez cette vision, Cécile... tenez, voilà l'oiseau de côté qui tombe. L'heureux archer jette son chapeau en l'air.

Mais un voile de tristesse était descendu sur

le visage de la jeune fille, et malgré les efforts d'Urbain, elle resta triste.

Tout à coup elle s'écria d'une voix étouffée :

—Ah ! je ne m'étais pas trompée : le voilà !

—Marc, Marc ici ! gronda le jeune homme en serrant les poings. En effet, le fils de la *Pomme d'Or* se trouvait sur la prairie entouré d'une dizaine de compagnons ; parmi eux quelques valets de ferme de D'worp qui le suivaient pour boire à ses frais. Il frappa si violemment sur la table avec un pot de grès que le bruit retentit dans toute la plaine.

Vite, cabaretier vite, quatre cruches de bière. Avant le soir nous viderons une tonne entière. Ce sera fête aujourd'hui !

—Vive Marc ! s'écrièrent ses compagnons qui ne cessaient de lever le coude pour profiter de la bonne aubaine.

Tandis que Marc versait à la ronde et engageait ses compagnons à boire, il jetait de temps en temps à Urbain un regard enflammé qui semblaient dire :

—Attends un peu. Tu n'en as pas fini avec moi ; nous nous reparlerons.

Cécile baissait les yeux et tremblait de peur.

Plus d'une fois Urbain irrité avait fait un mouvement pour se lever et pour demander compte de sa hardiesse à cet ivrogne grossier ; mais son père l'avait retenu, en lui disant :

—Mon fils, je t'en conjure, tiens-toi tranquille, sois calme, ton bonheur en dépend. Marc est rusé dans sa haine. Le seul moyen qui lui reste pour empêcher ton mariage, c'est une rixe avec toi. Et qu'y risque-t-il ? Il est las de la vie, tandis que la tienne, Urbain, si le vaurien ne parvient pas à la troubler, sera pleine de joie et d'amour. Sois sourd et aveugle, et s'il va trop loin, laisse-moi faire. Je vous défendrai, Cécile et toi, contre votre ennemi.

—Vous, mon père ? il vous insulterait, vous battrait peut-être ; vous êtes déjà vieux ! Et que dirait ma mère si j'étais assez lâche pour vous laisser maltraiter à ma place, sans vous défendre ?

—C'est égal, je veux que tu te tiennes coi, et que tu maîtrises ton emportement. Ta désobéissance m'irriterait fort.

—Eh bien, mon père, je serai calme, mais à une condition : Dès que vous vous lèverez et perdrez votre sang froid, je reprendrai ma liberté, et je ferai tout ce que la colère m'inspirera.

—Soit, Urbain. Nous verrons qui de nous deux a le plus d'empire sur lui-même.

(La suite au prochain numéro).

## PROSPECTUS.

“**Le Canadien Illustré**,” tel est le titre de la publication que nous offrons au public aujourd'hui. Nous croyons remplir une lacune qui se fait vivement sentir, en publiant un journal bien rédigé et bien soigné en fait de littérature, et en donnant aux charmantes lectrices et aimables lecteurs des feuilletons qu'ils pourront lire pendant leurs heures de loisir de la semaine et du dimanche. Rien ne sera épargné pour en rendre la lecture attrayante, et, à cet effet, nous ne publierons que les feuilletons les plus nouveaux et les plus intéressants. Hâtons-nous de dire que la moralité présidera au choix de nos ouvrages; notre but est d'intéresser, mais non de pervertir, et nous disons, avec assurance, que les parents pourront, sans aucune crainte, permettre à leurs enfants la lecture de notre journal.

“**Le Canadien Illustré**” paraîtra une fois par semaine, le *Vendredi*, et sera distribué immédiatement. Le NUMÉRO-PROSPECTUS que nous publions cette semaine donnera une idée de notre programme littéraire, et nous sommes convaincus que sa lecture ne pourra que plaire; plus que cela, que celui ou celle qui l'aura parcouru et prendra note des ouvrages que nous publierons, tels que: *Pharold le Bohémien ou le Val Mauduit* et *Une Affaire Embrouillée*, prendra de suite un abonnement au premier numéro qui paraîtra le 5 Mai prochain.

En outre, nous sommes heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs, qui s'abonneront à notre journal, que nous avons tous les fonds nécessaires pour subsister pendant au moins deux ans. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté.

Si le public veut bien nous honorer de son bienveillant patronage, nous promettons qu'avant longtemps, nous leur donnerons une gravure pour chaque ouvrage qui sera en cours de publication. Nos gravures seront exécutées par les meilleurs artistes en ce genre, voulant que notre publication soit un succès. D'un autre côté, la modicité du prix de l'abonnement met “**Le Canadien Illustré**” à la portée de tout le monde. Qui ne peut disposer d'une piastre par année, pour 12 pages de matière à lire: à la fin de l'année il se trouvera propriétaire d'un très joli volume de 624 pages, contenant toutes sortes d'illustrations et sujets intéressants. Nous nous présentons avec confiance devant le public, et nous espérons qu'il saura reconnaître dignement les efforts et les sacrifices que nous nous sommes imposés, et que “**Le Canadien Illustré**” aura sa place marquée au sein de toutes les familles Canadiennes.

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: **LE CANADIEN ILLUSTRÉ**, Boîte 1959 B. P., Montréal.

**LE CANADIEN ILLUSTRÉ** est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



### Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,  
Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

**PICAULT & CIE.,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

## Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,  
CARTES DE VISITES,  
CARTES DE RAFFLE ET BAL,  
EN-TÊTES DE LETTRES,  
EN-TÊTES DE COMPTES,  
CIRCULAIRES,  
MEMORANDUM,  
ETIQUETTES,  
LETTRES FUNÉRAIRES,  
PETITES AFFICHES,  
CATALOGUES,  
PAMPHLETS,  
OUVRAGES DE LOI,  
Etc., Etc., Etc.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai.  
Les prix défient toute compétition. }

**J. B. BYETTE, Imp.**